

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

ADMINISTRATION : Mont-Saint-Martin, 45.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé
rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Rédacteur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES

ON TRAITE A FORFAIT.



Erasmé Raway.

ESQUISSE SYNTHÉTIQUE.

Un nom familier : des œuvres bien connues, mais un musicien apprécié trop exclusivement au seul point de vue du métier, alors qu'il est avant tout un « artiste moderne » qui ne considère la musique que comme un moyen réalisateur d'un concept poétique ; de sorte que ne peuvent rationnellement s'appliquer à lui des appréciations purement techniques ou les reproches d'infraction aux règles scolastiques, vu qu'il subordonne complètement la réalisation musicale à la conception artistique initiale.

« Raway, dit judicieusement M. Köhler (1), est penseur profond ; ses œuvres en font foi. Pour lui, l'art musical, tel que nous le comprenons aujourd'hui, doit refléter la grande pensée d'une âme élevée, une grande idée philosophique, toujours vraie, toujours pure. »

Et sa théorie sur l'art moderne se dégage très nettement de son étude (2) sur « la Neuvième Symphonie et l'Art moderne », étude qu'il refondra et amplifiera un jour et qui sera alors l'exposé si nécessaire de l'Esthétique musicale.

Les œuvres d'Erasmé Raway sont conçues selon cette définition, non établie arbitrairement « à priori » mais

qu'il a été amené à formuler à la suite d'études approfondies sur les grands maîtres, Wagner, Beethoven et surtout Bach : « l'œuvre d'art moderne doit être l'expression d'un état de poétique précis et actuel qui procède soit d'un tempérament personnel et original, soit de ce même tempérament subissant les influences de la nature extérieure ». Je veux tenter la démonstration de cette théorie dans son application. Les « Scènes Hindoues » paraissent être de prime abord ce qu'on appelle de la « musique descriptive » c'est-à-dire l'enluminure sonore et conventionnelle d'un libretto quelconque. Cependant ce poème symphonique a une autre portée, vise plus

haut, qu'un panorama musical. C'est l'œuvre, non d'un décorateur habilement superficiel, mais d'un poète, d'un créateur chez qui l'impression d'un fait (qui est ici un aperçu d'une civilisation théocratique) s'est traduite musicalement. Et à ce point de vue subjectif la partie la plus belle où l'idée philosophique est la plus noble, celle où est le plus intime le rapport entre la conception et sa réalisation poétique (au moyen de la musique) c'est bien l'« Hymne du Peuple ». Ici le poète transmet au participant (le mot auditeur me paraît insuffisant et même grossier) l'impression d'horreur sacrée ressentie par lui à l'évocation d'une fatalité théogonique pesant inexorablement sur l'humanité. Et cette sensation de soumission terrifiée à un destin inévitable et monstrueux n'est pas transcrite puérilement par des accords dissonnants (c'est plutôt le contraire), mais le poète la suggère par un chant qui n'est qu'accessoirement d'une couleur locale vraisemblable, mais qui, par analogie d'expression et de situation rappelle nos hymnes grégoriennes.

Musicalement, le « finale » des Scènes Hindoues est plus fort, plus travaillé, mais de combien le surpasse l'« Hymne du Peuple » par l'élévation de l'Idée.

**

S'étant mépris dès l'abord sur l'idée primaire des « Scènes Hindoues » et ne les considérant que comme une esquisse orientale décorative, une déception s'est presque produite chez le gros public lors de l'apparition des « Adieux » vu l'absence de livret explicatif. Cependant l'évolution était fatale chez Raway ; ses qualités de psychologue, devaient l'amener à délaisser ce que l'art des « Scènes Hindoues » présentait encore d'objectif pour s'enfoncer décidément dans la musique, non « pure » mais « essentielle ».

Je ne parlerai pas des « Adieux » Leur seule exécution au concert populaire de Bruxelles ayant été donnée dans des conditions d'acoustique défavorables, la « première » définitive n'a pas encore eu lieu.

Vint la « Symphonie libre » : le malentendu persiste chez quelques-uns. On demande le programme, — Qu'a voulu rendre le compositeur ? Que prétend-il « peindre » ? — Les magisters à besicles et les ouvriers en musique chicanent le titre « Libre ». Ce titre n'est placé là que transitoirement pour empêcher les comparaisons avec des œuvres non modernes et par suite la confusion entre des œuvres conçues selon des systèmes opposés. Par rapport au concept le terme « Libre » n'a de relation ni immédiate, ni indirecte avec l'idée première. Musicalement, il est inapplicable puisque les formes scolastiques y sont presque rigoureuses comme dans le « Scherzo », où domine le style d'imitation fuguée.

En sorte que cette œuvre n'a pas de programme et ne peut en avoir. Elle a un plan matériel très saisissable adéquat à une suite de phases psychologiques traversées par l'artiste. C'est la synthèse d'une existence humaine envisagée sous un angle spécial. et on ne peut pénétrer la poétique du

LA LEGENDE DU TABLEAU

I.

Un soir, entre la poire et le fromage, M. Syriaque déclara à M^{me} Syriaque que leur fils serait un grand peintre ou ne serait rien.

Ce fils avait quinze ans et s'appelait Domitien. Quand le lendemain il descendit pour déjeuner, ses parents avaient un air grave.

Son père le regarda longuement, éleva son regard jusqu'au plafond, le promena circulairement, l'abassa sur la table, prit une voix sourde pour dire :

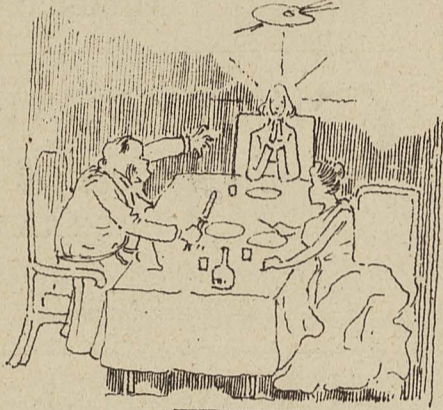
« Mon fils!.. » puis se tut.

Il s'ensuivit un silence général qui ne manquait pas de solennité.

« Mon fils!.. » répéta M. Syriaque, qui décidément se cramponnait à cette exclamation.

Domitien eut le bon goût de ne pas croire au déménagement de l'esprit paternel.

M. Syriaque s'embarqua ensuite dans un long discours en style oriental, tout peuplé de paraboles et de verbes à la troisième personne.



On avait fait l'impossible pour l'élever, on l'avait placé dans la cavée du devoir, il avait été emporté sur les ailes rapides de l'enseignement moyen ; qu'eut-il fait abandonné par exemple vers l'âge de trois ans à la merci des vents et des flots... qu'eut-il fait?.. On se le demande.

On avait cru découvrir à certaines pensées de lui, à certains gestes, certaines attitudes rêveuses, un tempérament artistique. Il devait être peintre. On attendait de lui de grandes choses...

Domitien, très calme devant ce déluge de métaphores, répondit :

« Evidemment! »

Et il déjeuna, sinon avec une sobriété, du moins avec une simplicité qui se rapprochait beaucoup de l'antique.

II.

Mai était revenu!

Mai! autrefois la saison des fleurs!

De beaux flocons de neige tombaient blanchissant la terre. La bise organisait consciencieusement une petite température sibérienne.

Au kiosque, la musique militaire jouait je ne sais plus quel grand morceau, composé par un monsieur qui doit être mort maintenant, à moins qu'il ne vive, ce à quoi je ne trouve aucune objection.

Trois policemen, condamnés par les règlements municipaux à monter la garde sur le quai, écou-



taient héroïquement.

Et la neige tombait toujours!

Les musiciens, raidés de froid, lancèrent encore au vent quelques flots d'harmonie, descendirent du kiosque en patinant et s'arrêtèrent pour jouir d'un spectacle étonnant.

Un homme s'avancé escorté par une cinquantaine de misérables.

Cet homme, coiffé d'un grand feutre, portait un manteau moyen-âge. Il avait une tête blonde et inspirée. Il marchait superbe, dédaigneux, comme si sa promenade était un fragment du Prophète, ou l'entrée des dieux dans le Walhalla.

La foule idolâtre le suivait sans savoir au juste pourquoi, avec la vague espérance de voir arriver quelque chose.

Le cortège faisait boule de neige, le grand chapeau avait un succès fou.

Dans les rangs serrés de ces badauds en délire, les questions allaient leur train ; on disait : « C'est un artiste! » du ton dont on aurait dit : « C'est un iguanodon! »

Oh! Domitien Syriaque! Car c'est bien toi qui marchait sous ce feutre gigantesque ; combien j'ai regretté ce jour-là de ne pas être un grand poète ou un grand photographe!

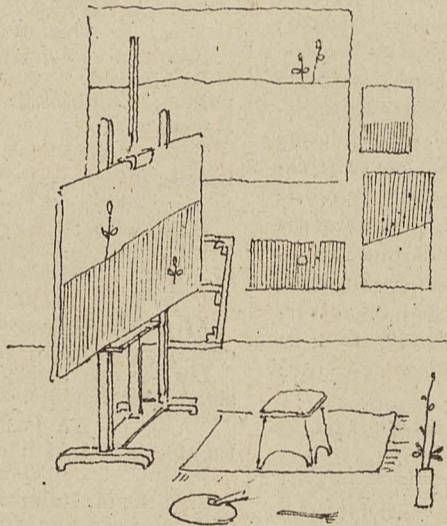
III.

Cependant, un problème sibyllin tourmentait ceux qui s'occupent de l'art et de ses martyrs.

Qu'a fait M. Domitien Syriaque? Que fait-il? Verrons-nous jamais un de ses tableaux?

La réputation de cet homme extraordinaire allait crescendo.

Tous les Italiens de la ville, tous les modèles le connaissaient, et il connaissait tous les modèles, tous les Italiens de la ville.



Les initiés (combien rare!) en entrant dans son immense atelier, regardaient avec stupeur aux murs de grands panneaux vierges de dessins. Les chevalets étaient encombrés de « fonds » en deux ou trois teintes, mais ce n'étaient que des « fonds. »

Un soir qu'il avait lu ce vers suggestif :

Oh! des crânes rapés rouillant d'après silex!

Domitien faillit faire un tableau.



Il sauta sur ses pinceaux, brossa un fond funèbre, ébaucha un tibia blanc, puis s'arrêta à bout d'inspiration.

« Vraiment, pensa-t-il, je ne suis pas fort! »

Une autre fois, son père l'ayant interrogé au sujet d'un ciel violet qui commençait à prendre de l'âge :

« Ça! répondit-il, comme une flamme passait dans ses yeux, ça! c'est le fond de Fabius Cunctator! »

Le brave homme fut pris de vertige.

« Qu'est-ce qu'il me raconte là! Fabius Cunctator! connais pas. Le fils en enseigne à son père. C'est égal, comme c'est beau ce qu'on ne comprend pas! »

IV.

Domitien a disparu du monde où l'on pose.

D'abord, on s'en est aperçu.

Après... plus.

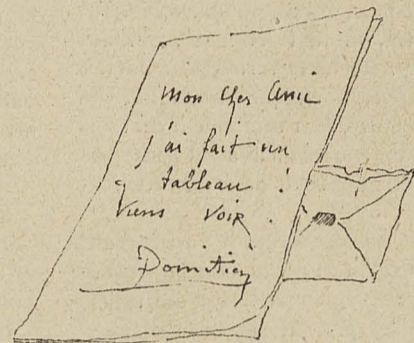
Il n'est pas que les morts qui aillent vite...

Je reçus, un matin, une lettre d'un laconisme sublime :

En voici la teneur :

« Mon cher ami,
J'ai fait un tableau. Viens voir.

» DOMITIEN. »



Une lettre m'étonne toujours.

Celle-là me laissa rêveur.

Il y avait je ne sais quoi de naïvement glorieux dans cette phrase : J'ai fait un tableau!

Je partis obsédé.

L'automne avec son bon soleil et l'or de ses bois chantait l'hymne de la maturité.

Domitien me reçut très cordialement dans son petit chalet adorable. Il me présenta sa dame, une femme jeune et exquise.

Le jour se faisait en mon esprit. Je comprenais à cette heure la longue disparition de Syriaque. Il s'était marié ; il avait caché religieusement son idylle.

« — A propos, me dit-il, j'ai fait... »

« — Un tableau! »

« — Mon portrait... Je me suis décidé à cela. Il y a si longtemps qu'on attendait. C'est gentil, gentil... Je veux, au reste, ton avis ; je t'ai fait venir pour ça. »

Nous étions entrés dans une chambre toute chantante de lumière. Des fenêtres on voyait l'immense panorama de la ville, baigné de gris.



Dans un berceau, un bébé adorable jouait avec un hochet.

Domitien le prit, l'embrassa, tandis que la jeune mère souriait toute heureuse.

« Regarde, me dit-il en me le montrant, voilà mon tableau, veux-tu être parrain? »

MELEK.

